



RUBRIQUE DES SPECTATEURS

SAISON 2018-2019

www.asso-maisondelaculture.fr

VIVA CULTURE sur ouest-track.com dimanche à 11h

MCH You Tube

LE REGARD DU SPECTATEUR

Notre association privilégie le partage des arts et des œuvres dès l'enfance. Le partage, car la culture, analyse le metteur en scène Romeo Castellucci, lors d'un colloque sur *Le théâtre et ses publics, La création partagée*, n'est pas « *une expérience de profonde solitude sans appel* » celle d'enfants face à un écran.

Autant que nous pouvons, nous allons voir du côté des arts. Explorer notre possibilité d'imaginer et d'entrer dans des mondes différents. Nous interroger sur nous et sur le monde, peut-être vivre autrement. Accepter parfois d'être bousculés. Les visiteurs du site collaboratif de notre association, les auditeurs de notre émission Viva Culture, les participants à nos Apéros des spectateurs ont ce même appétit de culture partagée.

Qui a dit que regarder était synonyme d'inaction ? Le spectateur serait passif face à l'acteur engagé dans l'action. Notre époque de médias nous plonge dans un bain de spectacles incessants, d'images, d'informations : pris dans ce flot, nous serions coupables d'inertie.

Mais les publics, quels qu'ils soient, ne sont pas vierges de tout savoir. Chacun a une culture personnelle née de ses héritages et de ses rencontres, constituée d'apprentissages scolaires, de loisirs et d'arts. Jean Vilar aimait rappeler l'étymologie du mot *theatron* : *lieu d'où l'on regarde*, qui met le public au centre de l'acte théâtral. L'œuvre prend vie grâce au travail invisible du spectateur.

Jacques Rancière dans *Le spectateur émancipé* affirme qu'« *il compose son propre poème* ». Comme le vrai pédagogue qui n'enseigne pas à l'élève *son* savoir, mais l'aide à « *s'aventurer sur un chemin tracé entre une ignorance et un savoir* », l'artiste apprend au regardeur quelque chose qu'il ne sait pas lui-même.

Le spectateur n'est pas passif, il agit : son regard circule, choisit, s'attarde, compare, interprète, son cœur s'émeut, son cerveau procède par associations. Selon le critique Jean Starobinski, récemment décédé, « *L'œuvre l'interroge* », et s'il est fasciné, il entend conserver « *droit de regard* ».

Ce qui reste d'un spectacle sur le plateau, c'est le vide : « *Qu'en reste-t-il alors ?* » se demande Romeo Castellucci. *L'expérience de chaque spectateur.* » Edito Journal n°18

Isabelle Royer, présidente

SOMMAIRE

Festival d'Avignon p 3-13

Rubrique des spectateurs p 14

Apéro des spectateurs p 25

Le comédien est un boxeur

L'effort d'être spectateur

Pendant un long moment Pierre Notte a des gants de boxe : une sorte de Prométéo à la Rodrigo Garcia, mis en scène par François Berreur, vu au Volcan, au Havre, il y a plusieurs années. Prométéo, le Titan qui a donné l'art aux hommes : « Comme le boxeur, qui se relève et retourne au combat. Comme l'acteur, qui chaque soir, remonte sur les planches. » Le théâtre comme un ring. Quel combat ?



Pierre Notte, auteur, interprète et metteur en scène, annonce une conférence, dans un petit espace délimité par les lumières, au théâtre des Halles. En fait il joue, les yeux dans nos yeux, un sourire charmeur aux lèvres, il met et enlève son chapeau, chausse des talons hauts, entreprend de se mettre nu pour nous prouver que l'attention est alors distraite...

Drôle de titre pour un spectacle !

Qu'est-ce qu'un spectateur ? Nous sommes plutôt confinés dans l'obscurité de la salle, réduits au silence, immobiles... Le succès d'une représentation se mesure parfois au remplissage de la salle et à la vigueur de nos applaudissements : nous serions à notre insu, l'aune des réussites, des carrières et des consécutions.

Et parler d'« effort » ! Alors que tout notre souci est de nous extraire de notre routine, de nous divertir, c'est-à-dire de sortir de notre chemin battu, distraire notre morosité, au mieux découvrir quelque image nouvelle du monde ou de la société, vibrer avec d'autres... Justement nous ne voulons plus faire d'effort : la balle est dans le camp des artistes !

Eh bien non ! Le spectateur ne peut pas être passif. Son « travail » commence dès l'entrée dans la salle, dès le lever de rideau : son imagination se saisit de chaque signe pour faire se lever un monde. Les éléments de décors évoquent des espaces que notre imaginaire peuple. Des accessoires renvoient à des situations ou dépeignent des personnalités que nous déchiffrons. Celui qui comble le vide, c'est notre pouvoir ! Il est en cela plus proche de la littérature que du cinéma.

L'artiste entre en résonance avec notre histoire et nos émotions : ce dialogue secret crée le spectacle.

Pierre Notte illustre son propos de mille références qui tracent une histoire du théâtre, cite des auteurs, des metteurs en scène, des comédiens : ce foisonnement, qu'il parle ou non au spectateur, témoigne d'une heureuse ébullition de la scène.

Finalement il parle et du spectateur et de l'acteur, de ce couple lié par la scène hors du temps et de l'espace. Sur ce ring, le corps à corps est celui des générosités ou selon le mot de Pierre Notte, des nécessités.

Isabelle Royer

Le monstre est un doudou

Perdu #Lost

Il bouge trop. Il ne parle pas. Il fait des bêtises. Il n'en fait qu'à sa tête. N'écoute rien. N'obéit pas. Stop ! Voici sans doute ce qu'ont dit les parents de ce petit garçon que l'on retrouve seul, à l'orée d'une forêt, avec son doudou, abandonné. On est au Chapeau d'ébène théâtre, à Avignon, avec la compagnie Lili Label.

Les forêts, ce sont celles du Chaperon rouge et de Petit Poucet... On n'en sort pas forcément indemne ; d'ailleurs on n'en sort pas parfois ! Comment se repérer ? Les arbres se ressemblent, les ombres sont toutes des monstres, les yeux des petites bêtes brillent dans le noir...

Grand Enzo revient sur le lieu de ses peurs et renoue avec son « enfant intérieur », le Petit Enzo dont une part est restée cachée au fond de ce bois : il vient le sauver. Il faudrait parler de la simplicité du texte de Françoise Glière, de son vocabulaire et de sa syntaxe qui disent l'enfance. Christophe Luiz interprète l'enfant et l'adulte, jouant autour d'un module mobile, conçu par Violette Graveline, rocher, promontoire, caverne, chambre, refuge. Il l'escalade, défie les ennemis qui le menacent, s'y cache, s'y blottit. Une ouverture dans le toit symbolise la trouée dans les arbres, vers le ciel, nuages, étoiles, salut....



La plus belle scène est celle du monstre : il se fond dans l'obscurité du plateau, s'approche à plusieurs reprises, énorme, jusqu'à ce que l'enfant réussisse à vaincre sa peur et l'apprivoise ; il grimpe sur son dos dans une valse lente et tendre.

On comprend que les monstres ne triomphent pas et que les peurs peuvent être domptées. Même les nôtres.

Isabelle Royer

L'homme qui a des amis n'est pas un raté

La vie est belle

On pourrait s'étonner qu'une compagnie adapte au théâtre le film *La vie est belle* de Franck Capra, avec James Stewart, d'après *The greatest Gift*, une nouvelle de Philip Van Doren Stern. Ce film d'après-guerre, 1946, est devenu un classique projeté à Noël, adoré par les américains et par les cinéphiles.

La compagnie Caravane s'empare de ce conte américain ; chaque comédien joue plusieurs personnages ; on change de costume, on déplace des éléments évocateurs de décor, fragments de bureau, façades, pont, jardin, réverbère ... On entend du Gershwin et du Bernstein. On reconnaît les figures récurrentes des films américains, notamment le riche Monsieur Potter, incarnation du capitaliste sans cœur, le brave garçon Georges, la mère, le vieil oncle fidèle, le frère, la fiancée, la copine de classe....Et même l'ange gardien envoyé du ciel. En avant, roule !

Le spectacle met en scène Georges Bailey, dévoué toute sa vie aux habitants de sa petite ville au détriment de tous ses rêves. Rêves de découverte, de réussite, de richesse... Tous abandonnés. On ne

sait pas s'il réalise ces sacrifices par altruisme, incapacité de dire non, force du destin, faiblesse de ses propres désirs... Poussé au suicide par la faillite due à un vol, il est sauvé par un ange gardien qui lui montre le monde sans lui, c'est-à-dire dans son cas, sans ses bonnes actions. Un cauchemar !

Le spectateur a un souvenir ému du film américain. Il évoque les problèmes de l'Amérique de l'entre-deux-guerres, de la crise économique de 1929 à l'entrée dans la guerre en passant par la description du pays sous la présidence de Roosevelt. Capra mettait en scène le lien entre les citoyens et la politique. Pour lui, la vie d'un homme est liée à celle des autres : il avait foi dans l'individu mais aussi dans la solidarité. La morale du conte est que chacun de nous a un rôle à jouer, l'accession au bonheur et à la réussite passe par le partage.

Le réalisateur y développait toutes les armes du cinéma pour s'interroger aussi sur la réalité et la fiction : comment voyons-nous notre propre existence ?

Ce film, on le retrouve sur le plateau comme en chair et en os. Les effets cinématographiques sont transposés, les comédiens sont vifs et ont plaisir à jouer ensemble... Comment le spectateur d'aujourd'hui peut-il être touché par cette adaptation ? En fait, le propos n'est pas démodé, pourquoi les costumes datent-ils des années 40 ?

Notre époque a été marquée par une crise, celle de 2008, ne connaît-elle pas également des inégalités de plus en plus grandes ? La générosité individuelle n'est-elle pas toujours vaincue par la férocité des égoïsmes ?

Loin de la bluette, le volet fantastique permet aussi de composer une « fantaisie métaphysique » selon le philosophe Marc Cerisuelo. Chacun affronte un jour ou l'autre ce scepticisme existentiel : « *Et si je n'étais pas né ?* ». Peut-être cette histoire fait-elle écho à nos doutes et nos regrets. Le héros n'est-il pas en quelque sorte un raté ?

Mais dans le cauchemar final, Georges voit le monde d'en haut, sans lui. Sa disparition l'envahit d'un tel sentiment d'horreur que, de retour au réel, il est soulagé, ni lui ni nous ne regardons plus notre quotidien de la même façon. La fin est glorieuse : les habitants donnent tous à Georges l'argent dont il a besoin. Il retrouve son « *Home, sweet home* ». La tragédie est optimiste !

L'ange laisse à Georges cette dédicace : « Cher George. Rappelle-toi qu'un homme qui a des amis n'est pas un raté. (...) Amitiés, Clarence. »

Isabelle Royer

Une rencontre

Une chambre en attendant

Son fils est parti « faire le djihad ». Il a 20 ans. Depuis, son père dit qu'il est parti en voyage. Dans une chambre d'hôtel à la frontière turco-syrienne, il attend, son fils l'a appelé pour rentrer. Il est venu et il tourne en rond.

Comment représenter un drame personnel si aigu, en prise avec une actualité si brûlante ? Gilles Granouillet se situe du côté de l'humain. On voit une chambre avec tapis, lit, oreillers, table, télévision... La fenêtre donne sur des immeubles et un minaret. Ce plateau réaliste est noyé dans les images d'un incendie rouge et un univers musical évocateur : irruption de la violence de l'Histoire dans un espace familial.

Monsieur Blachon, interprété par François Font, est seul, il ne sort pas, il pense, tout lui est incompréhensible, ce pays où il est terrorisé, comme son passé où sont enfouies peut-être les raisons de son malheur. *J'examine notre vie comme un poisson froid... Je ne trouve rien. Une famille normale avec un peu de sous et des vacances chaque année... Je ne vois que du normal à perte de vue.* Cet homme ordinaire va être obligé de relire sa vie à une autre lumière : son couple, sa paternité, qu'est-ce qui est « normal » ?

La femme de ménage de l'hôtel francophone range, nettoie la salle de bain, change les serviettes. Claudine Van Bedenen joue Ecer. Sa visite ponctue chaque journée ; elle n'est pas affable, leurs rapports sont au départ réduits au strict minimum, plutôt agressifs. On est dans un huis clos rythmé par les changements de lumière des jours et des nuits.

Le marchand de tracteur de l'Yonne, bouleversé, semble aveugle et sourd au monde alentour et aux sentiments, obsédé par ce fils qu'il ne reconnaît plus. Il fait des cauchemars. Ecer regarde ce client maladroit et touchant, et lui parle sans complaisance. « *Tous les fils sont gentils, même ceux qui lapident des femmes, leur papa les trouve toujours un peu gentil.* » Grâce aux regards et à ces paroles

authentiques échangées, ces aveux, jour après jour, leur relation devient plus personnelle. Monsieur Blachon évolue.

Quand le fils arrive, il n'est pas le fils prodigue enfin retrouvé. « *Je ne t'aime plus* » avoue le père et cette sincérité nous glace. Au fond, dans les rapports familiaux aussi, l'amour est fragile. Il ne résiste peut-être pas à la barbarie des « têtes coupées ».

Cependant on ne change pas de vie comme ça. Monsieur Blachon l'apprend à ses dépens : la proximité créée par les dix jours d'hôtel aux côtés d'Ecer est trompeuse. Kurde et universitaire, elle a rejoint les rangs des combattants contre Daesh.

Finalement l'Histoire est faite d'hommes et de femmes. Leur expérience personnelle peut être celle d'un aveuglement ; quand leurs yeux se décillent, il est parfois trop tard.

Isabelle Royer

Il n'y a pas que les mots

La petite fille de Monsieur Linh, Philippe Claudel

Il est des douleurs difficiles à exhiber ou même à suggérer sur scène. Les violences de la guerre, le deuil, l'exil, recouvrent des réalités tellement cruelles que seul le talent d'un artiste peut nous les faire effleurer. C'est ce qu'avait réussi le romancier P. Claudel en 2005 : il suivait Monsieur Linh, vieillard maigre rescapé des bombardements, dans sa fuite d'un pays asiatique, jusque dans une ville grise et froide, « sans odeurs », serrant sa petite fille contre son cœur.

Après Guy Cassiers, Célia Nogues met en scène le conte interprété par Sylvie Dorliat au théâtre du Rempart. Sur scène quelques éléments de décor évoquent l'Asie, un banc ouvragé, des voilages, une cage, un oiseau, une bougie... Mais aussi la gestuelle de la comédienne jouant la femme émigrée ou la traductrice dans le centre où les immigrés sont accueillis.

Elle incarne avec délicatesse et émotion le vieux monsieur perdu, pour qui tout l'environnement est incompréhensible, voire hostile. Heureusement son amour pour Sang Diû, sa petite fille, le soutient, ainsi que, bientôt, la rencontre avec le gros Monsieur Bark qui vient de perdre sa femme. Une relation simple se noue sur ce banc entre les deux esseulés que tout sépare, les malentendus linguistiques et culturels.

A partir de quelques phrases du texte, d'un ton, d'un objet, le spectateur voit se lever devant lui le monde imaginaire du roman, le village de Monsieur Linh, parfumé et fleuri, de l'autre côté des mers, la ville occidentale bruyante et indifférente. Il accompagne le grand-père dans cette nouvelle vie dont il repère les points forts : la voix apaisante d'un passant, une main sur l'épaule, une chanson traditionnelle, un échange de cadeaux, une allusion fugace à une guerre. Peu de choses en réalité. Mais ces points de contact participent de la construction d'une amitié.

La chute du roman m'avait saisie. Au théâtre du Rempart, j'étais comme un petit Poucet sur les traces de Monsieur Linh et de sa jolie petite fille.

Isabelle Royer

Des images trompeuses

Tartuffas d'Oskaras Korsunovas à l'opéra Confluence

Un labyrinthe de haies vertes suffit à évoquer le siècle de Molière : réseau d'entrées et de sorties mais aussi de cachettes, d'errements et de fourvoiements.

Un grand écran surplombe la scène, ici un smartphone, là un jeu vidéo, c'est l'ère des images, celle que chacun donne à voir, à l'instar de Tartuffe qui a séduit Orgon à l'église par une apparence pieuse.

Orgon est très sensible aux images : il tient lui-même un blog dans lequel il se met en scène, interprétant ses prétendues qualités de notable. Son fils joue à abattre des monstres dans des jeux vidéo. Sa fille prend des selfies. C'est dire que dans ce monde où le virtuel a plus d'importance que le réel, celui des réseaux sociaux, Tartuffe est en terrain connu ! Il se mettra lui-même en scène, à la fin de la pièce, sur un site à la gloire de sa nouvelle position sociale, déambulant dans les rues d'Avignon

lors de la finale victorieuse de la Coupe du monde de foot, après avoir dépouillé Orgon et toute sa famille.

Ajoutons que la caméra suit les personnages en coulisses – en noir et blanc – comme dans un lieu plus intime où l'on s'épanche plus sincèrement. Dorine et Marianne s'y retrouvent pour contrer la volonté d'Orgon de marier sa fille à Tartuffe : l'heure est grave et la critique du patriarcat – filmée en regard caméra – acerbe.

Dès le début, l'intelligence de la lecture du texte nous réjouit : la diatribe puritaine de Madame Pernelle prend tout son sens. Elle est elle-même filmée et donc soumise aux mêmes diktats de représentation de soi-même que les autres, mais son image se déforme peu à peu proportionnellement à ses critiques de vieille folle. Oui la famille fait la fête, oui on boit, on flirte, on joue aux cartes, tout ce petit monde prend du bon temps, alors même qu'Orgon est filmé en homme vertueux dans les rues d'une ville qu'on devine de l'Est. La deuxième épouse d'Orgon n'est pas la femme vertueuse et angélique que l'on aime nous montrer, c'est une plantureuse jeune femme séduisante qui aime s'amuser en toute spontanéité. Elle n'a pas de mal à affoler le dévot !



Ce n'est pas que Tartuffe lui-même nous effraie. Il ne ressemble pas au redoutable intégriste d'Ariane Mnouchkine ni au séducteur pervers d'autres metteurs en scène. Son allure est anodine, on ne s'en méfie pas : démasqué par Damis, nu comme un vers, il pleurniche en plaidant coupable, de manière tellement pitoyable qu'Orgon lui signe immédiatement une donation de tous ses biens ! Là est son habileté : on le croit inoffensif, il triomphe....Tel est pris qui croyait prendre...Il y a de la fable dans cette histoire.

Qui ne pense alors aux différents postulants ayant accédé sans crier gare au pouvoir ? Qui ne regrette à ce moment-là sa désinvolture, son déni, son assurance, face à l'influence des monstres doux que sont les écrans ?

Le long baiser entre Orgon et Tartuffe évoque le charme puissant de la séduction, étreinte goulue du diable.

Il faut voir la satisfaction de l'hypocrite après la mise en scène d'Elmire censée le perdre : il est trop tard. On rit beaucoup lors de ce spectacle mais la fin nous glace. Pas de deus ex machina dans cette mise en scène : Oskar Korsunovas, le lituanien, ne redoute ni roi ni église ni cabale...Il peut proposer le dénouement que Molière, n'en doutons pas, a secrètement conçu. Et l'écran nous montre la famille ruinée, chassée, sortant à la queue leu leu de l'opéra Confluence dans le soleil poussiéreux d'Avignon. Isabelle Royer

L'air est moins lourd

Les goguettes

A Avignon, on peut voir de tout, dans le IN, dans le OFF, c'est l'occasion rêvée de voir tout ce que l'on peut faire sur une scène. Par exemple, les chansonniers. On les voit à la télévision, sur You tube et sur certains plateaux parisiens. L'Essaïon nous a fait découvrir les Goguettes : quels fous rires !

Une goguette évoque la fête et le carnaval. Mais aussi la bonne humeur comme dans l'expression « à gogo » et le mot « goguenard. C'est bien de cela dont il s'agit : du rire devant ce qui nous déprime d'habitude à la télévision. Il s'agit d'une entreprise de salut public !



L'astuce est de chanter des textes comiques et intelligents sur des airs de chansons célèbres comme Voyage voyage, Paroles paroles, Résiste, Ne la fais pas pleurer, Emmenez-moi, Comme d'habitude, Le lion est mort ce soir, Mathilde est revenue... On reconnaît Brel, Bourvil, France Gall, Aznavour, Dalida, Renaud, Souchon, Téléphone etc... Le plaisir de la chanson ou de sa parodie se conjugue à la découverte des paroles.

C'est Clémence Monnier qui entraîne le spectacle au rythme de son piano. Chaque chanson est un tableau différent, la mise en scène est de [Yéshé Henneguelle](#). Les chanteurs-auteurs – Aurélien Merle, Valentin Vander, Stan – prennent à tour de rôle la vedette, soutenus par les jeux de scène désopilants de ses complices.

Bien sûr ils écrivent des textes acérés sur l'actualité en temps réel, à propos des hommes politiques et des sujets de société que nous vivons au présent, et l'on se dit que la complicité peut être éphémère et ne résistera peut-être pas au temps de l'Histoire. Les plus drôles tournent autour de ceux qui sont déjà inscrits dans le passé, même proche, évitant la complaisance, voire la démagogie...

Quelle gaieté de relire des portraits d'hommes et de femmes politiques connus, selon le regard critique des auteurs : les Fillon, Mélenchon, Wauquiez (chaque fois qu'une chanson le concerne, sa censure est terrible !), Le Pen, Macron... Ils ont aussi un texte très drôle sur les nazis, et ce n'est pas le plus facile, parodiant les excès de langage de Jean-Luc Mélenchon, *Nazis, Nazis, on veut plus de vous ici*, imaginant des manifestations visiblement sous dimensionnées contre les dangers d'Hitler !

Ah la santé du rire sur les mœurs politiques, le parachutage, les élus insoumis à l'Assemblée (« ils parlent même de Krasucki, on ne sait pas c'est qui » !), les résultats improbables de certaines élections, les erreurs des sondages, le « ruissellement » (« si je suis juste dessous ») !

Les outrances des préjugés, les simplifications des « y qu'a, faut qu'on », les emphases des brèves de comptoir, les exagérations des tours de table, quel régal de les entendre épinglés si justement !

Quel plaisir d'être de connivence avec les diktats de certains fous du bio ou du vegan (Scarole scarole...), du nutella et des soldes (« le nutella tu l'as... une réduc sur les couches, le grand gagnant c'est jamais toi »)...Et les descriptions des bobos, les injonctions à l'habitant du 16^{ème} arrondissement (« Résiste ! Montre que tu es égoïste »), les paradis fiscaux !

Et encore les couplets caustiques sur le burkini où l'on se moque des arrêtés d'interdiction (« depuis l'antiquité l'été on vit nu, c'est ça la laïcité ») ou le voile – où l'intégriste est traité benoîtement d'obsédé (« je porte un jean et alors... si dieu avait voulu que personne voit mon cul, j'en aurais peut-être pas eu », « tu respire...on voit tes seins « !) sur l'air génial de « Tu vas au bal » de Renaud...

Bref, ce spectacle manie avec brio les armes de l'ironie, du pamphlet et de la satire contre un monde sombre, parfois absurde, souvent accablant. Quel bel antidote !

Isabelle Royer

Le cirque, ce n'est pas de la gymnastique

Les heures séculaires des Sélènes.



Un spectateur met sans doute beaucoup de soi dans la vision d'un spectacle. Comment regarder le « main à main » aérien de Laura de Lagillardaie et Olivier Brandicourt, dans le jardin du musée Vouland, sans être touché par sa douceur ? De là à comprendre ce corps à corps lent et puissant comme un voyage dans le temps de l'amour, voire de l'érotisme...

Le duo du Petit cirque des Sélène, qui a travaillé avec le cirque Romanès, insiste sur son travail autour de l'univers d'Erik Satie, évoqué par le titre « Les heures séculaires ». Cet homme et cette femme se touchent, s'enlacent, et s'étreignent, leur grâce sensuelle est celle de l'amour : elle est le résultat d'un projet créateur et de répétitions. Nous ne voyons pas des acrobates mais des danseurs. On a en mémoire l'étreinte du baiser de Rodin.

Le spectateur est lui aussi comme en apesanteur, porté par la musique d'Erik Satie (186-1925).

On entend les *Gymnopédies* (1888), pièces dites « éthérées » dont le titre désigne une danse pratiquée par de jeunes danseurs nus dans l'Antiquité grecque. Vers 1910, le musicien s'est rapproché de novateurs comme Diaghilev, Picasso, Cocteau. Il appartient à l'Avant-garde et deux groupes se recommandent de son autorité, *Le Groupe des Six* et *l'École d'Arcueil*... *Heures séculaires et instantanées* pour piano date de 1914.

Ce sont également des notes arabo-andalouses qui nous dépaysent. Et c'est la poésie qui agit sur nous, celle des surréalistes, leur suite mystérieuse d'alliances de mots et d'images nées de « cadavres exquis ». Les textes dits lentement au début de la représentation – suite de longues marches dans les rues de la capitale, poèmes étranges – sont un prologue invitant à s'élever avec le duo aérien au sommet du portique.

Le temps est suspendu. Il est malaisé de toucher terre.

Isabelle Royer

Son ramage se rapporte à son plumage

La femme de ma vie d'Andrew Payne

Et si le titre était une fausse piste ? Bien sûr il y a un coup de foudre. Fort. Justifiant admiration et dévouement. Est-il réciproque ? On est dans un appartement plutôt chic, à l'Hôtel d'Europe. Cet homme qui attend, patiemment puis de plus en plus nerveusement, il porte beau, il a de l'allure. C'est le comédien Robert Plagnol qui nous prend à témoin.



Et son ramage se rapporte à son plumage.

Il déteste l'autorité et le mauvais goût, affirme-t-il tout net. C'est dire que peu de gens trouvent grâce à ses yeux... Il aime les belles choses, souvent chères, signe de fortune ou de canaillerie. Et il a l'œil : le costume sur mesure, les chaussures fait main... Snobisme ? Volonté âpre d'échapper à son milieu ? L'autorité ? Faut pas le chercher, il est susceptible. Après une enfance dont nous dirions qu'elle fut maltraitée, notamment par son père, il aime être son maître. D'ailleurs il est associé, marié, croyons-nous comprendre, à la patronne, « la femme de sa vie », marié « en secret ». L'est-il vraiment ?

Nous mettons du temps à comprendre qui il est, c'est finalement sa casquette de chauffeur qui l'identifie, responsable de riches clients de l'agence « Generosity », les attendant au volant de sa Mercedes, le temps qu'il faut. Il est capable de faire le coup de main si c'est nécessaire, et justement il nous raconte qu'il a dû aider, dans une histoire louche, un bel élégant qui l'a séduit et dont il pense qu'il est son alter ego. Jusqu'aux coups, jusqu'au vol, jusqu'au meurtre. Entraîné. Par son désir de plaire, de bien faire, par le destin. L'autobiographie tourne au polar.

En fait Franck (la « femme de sa vie » lui a imposé ce prénom) est un jeune homme touchant, fourvoyé par son immense demande d'amour. A la fin, « il ouvre un large bec et laisse tomber sa proie » : nous comprenons avant lui que, beau naïf, il a été trompé.
Isabelle Royer

Portrait fragmenté

George Sand, Aurore Dupin, fragments d'intimité

Isabelle Krauss est George Sand. On connaît la romancière auteure de plus de soixante-dix romans, cinquante volumes d'oeuvres diverses dont des nouvelles, des contes, des pièces de théâtre et des textes politiques.



Aurore Dupin est devenue George Sand. A une époque où les femmes étaient sous la tutelle d'un homme, elle a beaucoup écrit et publié pour gagner sa vie et s'acquitter des charges de sa maison

de Nohant. Elle sortait dans Paris habillée en homme pour ne pas être harcelée. Elle a connu la plupart des écrivains, musiciens et hommes politiques de son temps. Elle a plaidé pour les ouvriers et les paysans, pris parti pour la République. Bref c'est une grande dame.

Au théâtre des Italiens, la comédienne a choisi certains extraits de son Journal et de ses lettres, selon qu'ils évoquaient pour elle des fragments d'intimité.

Il est intéressant qu'elle commence en citant le premier roman *Indiana* de G. Sand dont on se souvient qu'il dénonçait la situation faite aux femmes à l'époque, dans le mariage et même dans l'amour. Confessions intimes qui avaient choqué les lecteurs.

Elle nous parle les yeux dans les yeux, sur une petite scène occupée par un piano et un banc. Elle laisse son épaisse chevelure noire et frisée libre, elle en joue parfois. Vêtue de noir, elle est assise sur le banc un long moment. Ou elle esquisse une gestuelle de danseuse mettant ses bras et ses mains en valeur, en citant des phrases affirmant l'amour de G. Sand pour le beau.

La romancière évoque son père mort d'un accident de cheval quand elle était petite, le banc est alors tombe et lieu de deuil nostalgique.

Elle se remémore avec tendresse son fils qu'elle adore, sa fille qu'elle trouve sans grâce, deux amants, Chopin et Musset, met en avant à leur égard des sentiments maternels... Francis Squire, le pianiste, accompagne la comédienne en jouant du Chopin et du Liszt. Une fois ils se regardent comme s'il incarnait Chopin.

Peu de citations sur sa vie politique et républicaine. Elle détaille son goût pour la nature, les paysages. Comment était George Sand ? Était-elle douce, gracieuse, tendre, parée de ces qualités que l'on s'efforce d'inculquer aux filles depuis des siècles ?

Quand I. Krauss énumère toutes les coquetteries dites féminines qui horripilaient la romancière, leur préférant de beaucoup une vie intérieure et intellectuelle riches, la comédienne frappe le banc de son poing : on devine la rebelle, celle qui parcourait la campagne à cheval, celle qui aimait les hommes et travaillait beaucoup.

Isabelle Royer

La vie est plus forte.

Certaines images de spectacles nous poursuivent longtemps...

Ainsi *Frida Kahlo, esquisse de ma vie*, interprété par Nadia Larbiouene, au théâtre des Barriques, à Avignon, à partir de la correspondance et du Journal intime de l'artiste.

La peintre mexicaine nous a toujours fascinés par son talent, sa beauté et ses souffrances. Dans la mise en scène de François Bourcier, un grand lit occupe verticalement le plateau ; Frida n'en bougera pas, traversée régulièrement de douleurs insupportables. Poliomyélite, accident de bus presque mortel, succession d'opérations majeures... Un musicien accompagne la comédienne, grimé comme un squelette symbole de la fête des morts mexicaine. Comment vivre ?



Ses tableaux colorés et puissants, comme les montrent des images vidéo projetées sur les draps, son amour pour Diego Rivera lui-même peintre de fresques murales, son appétit de vivre, tout est en fait un hymne à la vie. Cette femme a une conscience politique révolutionnaire, des idées féministes, un

goût pour la liberté et la sensualité extraordinaire : c'est cette passion que Nadia Larbiouene, vibrante, transmet, bien au-delà du dolorisme auquel on est tenté de l'identifier.

Isabelle Royer

Chat noir

Ces comédiens, chanteurs, danseurs sont alertes, vifs, souvent drôles. Ils ont étudié précisément les documents, et composent une reconstitution historique. Ils nous invitent à pousser la porte d'un cabaret mythique *Le Chat noir* ouvert par Rodolphe Salis entre 1882 et 1897.

Le créateur applique une nouvelle formule avec poètes, musiciens, chansonniers, peintres. Fantaisie, bohème, insolence, railleries de tous ordres, cet ancêtre de nos cabarets a laissé le souvenir d'artistes devenus célèbres : Aristide Bruant, Jean Richepin, Alphonse Allais, Charles Cros (1842-1888), Stéphane Mallarmé, Jules Vallès (1832-1885), Jules Jouy...

Pour la première fois, un piano sur scène, autorisé par la police, fit entendre les musiques des jeunes Paul Delmet (auteur de romances -1862-1904), Erik Satie (1866-1925), Claude Debussy (1862-1918)

...

Le décor au Théâtre des 3 Soleils est réaliste à l'image du cabaret qui se voulait d'inspiration médiévale, et des objets simples et hétéroclites meublent le plateau, pouvant à loisir changer d'utilité. La scène c'est un tapis. Deux planches deviennent une croix, des cageots composent une barricade, une nappe est un écran pour un théâtre d'ombres...

Nous assistons à une succession de numéros mis en scène par Etienne Luneau. Direction musicale Joseph Robinnes : on voit « un pianiste, un accordéoniste, un poète, une jeune première, une chanteuse populaire, un être androgyne et le chef de troupe ». Chacun chante et danse. Le spectacle est enlevé et la petite bande de Jean Barlerin, Clément Beauvoir, Isabelle Ernoult, Clémentine Lebocey, Etienne Luneau, Elsa Robinne, Joseph Robinne est joyeuse, elle s'amuse beaucoup, entraînée par son souci de fidélité à l'histoire, dont témoignent les paroles des chansons.

Allusion aussi à la revue hebdomadaire de quatre pages, *Le Chat Noir*. On y retrouvait les signatures d'Alphonse Allais, Guy de Maupassant, Barbey d'Aurevilly, Victor Hugo, Huysmans, Edmond de Goncourt, Gounod et Massenet.

Pourquoi créer ce spectacle aujourd'hui ? Rappeler en musique l'avant-garde artistique de Paris ? Ouvrir une parenthèse hors du temps, un saut dans le 19^{ème} siècle ?

Isabelle Royer

Dieu est un chômeur de plus

Le CV de Dieu

Le choix des comédiens est capital. C'est une lapalissade, mais si Dieu n'était pas interprété par JF. Balmer, la pièce de Jean-Louis Fournier n'aurait pas la même saveur. On l'a vu au cinéma, à la télévision, au théâtre. Il a joué Louis XVI, Richard Wagner, Henry IV, Racine, Malesherbes, Georges Pompidou... C'est dire que le personnage de Dieu était pour lui !

On assiste à une désacralisation de Dieu : il s'ennuie, cherche du travail, passe des entretiens d'embauche avec un directeur des ressources humaines teigneux et pas du tout impressionné, Didier Bénureau... On ne sait pas trop pour quel emploi, quel profil, quelles compétences. A la fin il déclare qu'il aurait aimé être dans l'accueil, faire portier, pour « voir du monde » ! En tout cas, il défend ses réalisations pied à pied.

Les deux hommes sont dans un bureau auquel des images projetées de la création du monde par Michel-Ange, confèrent parfois une dimension grandiose. Dieu est engoncé dans un costume compliqué, censé correspondre à son identité particulière.

Nous assistons à un échange de bons mots, une joute verbale où la Genèse est relue en forme de bilan. Ne nous posons plus de questions sur la création ! Tout est expliqué...

– *Revenons au commencement, dit le directeur. C'est vous qui avez peuplé le ciel et la Terre ? Comment ?*

– *J'ai fabriqué une petite série d'êtres vivants et je les ai jetés en l'air; comme on jette du sable pour connaître la direction du vent. Ceux qui ne sont pas retombés, je les ai appelés oiseaux; ceux qui sont retombés dans l'eau et ne se sont pas noyés, poissons. Et ceux qui sont tombés sur la terre à quatre pattes, vaches ... Il n'y en a qu'un qui est retombé sur ses deux pieds ...*

Dieu s'est arrêté, il semble ému.

– Il a commencé à se plaindre ... et à m'engueuler ...

Dieu essuie furtivement une larme.

– C'était l'homme.

Dieu n'est pas fier, on peut le critiquer, il se plaint lui-même du devenir de ses créations, de ses échecs, et surtout des hommes. L'humour repose sur le contraste entre les images que nous avons de Dieu et le dialogue trivial. L'auteur joue de nos références communes. Les effets de surprise sont désopilants.

Quand je pense que je leur ai fait des petits chemins qui sentent la noisette et que j'ai caché des fleurs sauvages dans les bas-côtés. Ils traversent tout ça à cent à l'heure sans prendre le temps de regarder, ni de respirer, pour arriver plus tôt sur la Costa Brava...

Pas de vocabulaire savant ou sublime, Dieu passe en revue, dans un style le plus ordinaire, les défauts, les ratés, mais aussi les catastrophes (son casier judiciaire est impressionnant). Son fils unique ne trouve pas grâce à ses yeux, on rit de bon cœur à toutes ces plaintes de père déçu !

C'est vous qui avez eu l'idée de la reproduction des hommes ? demande le directeur à Dieu.

– Hélas ! Oui. J'étais fatigué, j'avais fini tous les modèles de base, j'avais le droit de me reposer, j'ai voulu passer la main. Il n'y avait plus qu'à recopier, alors j'ai sous-traité. Moi, je voulais qu'ils se reproduisent raisonnablement, pas comme les lapins.

– Mais c'est votre fils qui leur a dit : « Croissez et multipliez-vous. »

– Oh lui, quand il y a une connerie à dire, il est jamais le dernier ! Le drame, c'est que cette fois les hommes l'ont écouté, et l'ont suivi. Habituellement, personne ne fait attention à ce qu'il raconte, il parle dans le désert. Quand il dit : « Aimez-vous les uns les autres », c'est pas grave, ça fait marrer tout le monde, on croit qu'il est saoul, et personne ne l'écoute. Mais la reproduction, faut croire que ça les a branchés, ils y ont pris goût, et maintenant, on est cinq milliards, on est trop.

Quant aux problèmes qui affligent nos sociétés, inutile de chercher trop loin !

– Pourquoi vous avez fait une population multicolore ? demande le directeur à Dieu.

– Vous avez déjà regardé des nouveau-nés blancs ?

– J'en ai fait deux, dit fièrement le directeur.

– Y a pas de quoi se vanter, c'est pas très beau, on dirait des endives. Des bébés noirs, ou jaunes, ou rouges, c'est plus gai.

Ne boudons pas notre plaisir : si, dans la mise en scène de Françoise Petit-Balmer, les comédiens sont plutôt statiques, ils se renvoient la balle avec verve ! La voix un peu nasillarde de JF. Balmer convient à merveille à cet interrogatoire sans ménagement, et son physique donne son envergure à Dieu descendu sur terre avec un CV impressionnant quoique, peut-être, globalement négatif ! Il n'est pas embauché....

Isabelle Royer

Romeo Castellucci, auteur controversé.

Democracy in America, c'était en janvier dernier, au Volcan, Le Havre, représentation de la pièce inspirée de l'œuvre de Tocqueville.

Romeo Castellucci n'est pas dans la narration. Il procède par tableaux et laisse la place à ce qui se glisse entre les faits, ce qui est proche de l'inexprimable. Grâce à un théâtre d'images, il fait apparaître ce qu'il appelle précisément : « la troisième image », celle que l'on ne voit pas, qui est entre les choses et appartient au spectateur, venue de ce qui résonne en lui, en dehors de la raison ou de la culture. Ce qu'il propose n'est pas ce que l'on définit comme une composition logique mais bien la possibilité d'une réflexion. Par touches.

Imprégné de l'œuvre de Tocqueville, *La démocratie en Amérique*, l'ayant absorbée, brassée, il en a extrait *Democracy in America*, où il met l'accent sur le pouvoir des mots et ce qu'ils font aux hommes. Mots des lois, de l'injonction, du jugement, et bien sûr, ici, de ceux qui composent les amendements de la *Déclaration des droits des Etats-unis*. C'est dans une succession d'évocations, de symboles, que Castellucci élabore sa lecture de l'ouvrage de Tocqueville, et apporte sa vision de la construction de la démocratie américaine.

Le spectacle commence dans un tintamarre de clochettes et les pas saccadés d'un simulacre de parade militaire où de jeunes femmes en uniformes brandissent les lettres qui forment ces trois mots - *democracy in america* - et s'en servent pour composer des anagrammes : « creamy, carcinomia, crime, Canada, Yemen, Macedonia, macaroni ... ». Cette ouverture nous fait comprendre, *a posteriori*, quelle liberté apparente se joue au sein des mots, à condition de ne pas franchir un certain cadre.



Le court dialogue entre deux Indiens Ojibwés, démontre comment le pouvoir s'impose en éradiquant la langue d'un peuple : « A quoi bon apprendre leurs mots ? - dit l'un - nos mots ne désignent pas leurs choses et leurs mots ne désignent pas nos choses ». Quand les chants des esclaves noirs, tailleurs de pierres, résonnent, nous savons que le pouvoir a triomphé.

D'étranges échanges, circulation de personnages ont lieu dans la pénombre. Elizabeth et Nathanaël, deux jeunes pionniers, sont sur le plateau sombre et désert du théâtre, un abri et un champ sont suggérés. Ce couple vit des moments terribles, leur unique récolte de pommes de terre est pourrie. Leur désespoir est sans mesure. Ils ont faim. Ils prient.

La religion est le socle de cette nouvelle communauté, elle est le lien entre les émigrants fraîchement arrivés sur une terre qu'ils estiment vierge et pensent leur être destinée. Le plus surprenant pour le spectateur, a peut-être été, au début du spectacle, l'écoute de l'enregistrement dans une église américaine d'un phénomène religieux qui existe encore chez les Pentecôtistes : la glossolalie, ce langage incompréhensible à tous. (« Celui qui parle *en langues* ne parle pas aux hommes, mais à Dieu, car personne ne le comprend. » - St Paul aux Corinthiens -). Cette singularité est la manifestation de la parole donnée, réponse au Verbe divin auquel tous doivent se plier, parce que c'est lui le ciment qui permet de former une communauté, où chacun égale l'autre, où la liberté d'agir en phase avec tous est la meilleure façon de survivre, la base de cette démocratie.

« Leurs pères leur ont donné l'amour de l'égalité et de la liberté, mais c'est Dieu même qui, en leur livrant un continent sans bornes, leur a accordé les moyens de rester longtemps égaux et libres. » La démocratie en Amérique -Tocqueville

Or Elizabeth est à bout. Elle subit une misère extrême. Démunie, elle n'a pas trouvé d'autre solution que de vendre son enfant en cachette. Elle était venue pour construire le Nouvel Israël et Dieu est muet, elle l'implore, le questionne, elle n'obtient aucune réponse. Les mots lui échappent, deviennent invectives et blasphème. Nathanaël ne le supporte pas. On accuse Elizabeth d'avoir volé des outils. Avec une grande violence, la communauté intervient, dirigée par le pasteur. Elizabeth a trahi la communauté, elle a insulté Dieu, elle en paie le prix, sans pouvoir se justifier ni se défendre.

« Je ne connais pas de pays où il règne en général moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique. » Tocqueville. *Chapitre : Du pouvoir qu'exerce la majorité en Amérique sur la pensée.*

La deuxième partie du spectacle est purement visuelle. Elle se déroule derrière un voile, on y entrevoit des sortes de cérémonies, conduites par des femmes aux allures de prêtresses, où Elizabeth occupe le centre. On pense aux *Sorcières de Salem* mais aussi à *La lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne. Magnifique moment mystérieux auquel il faut (faudrait ?) s'abandonner. C'est de cette manière que dans la contemplation d'un énigmatique ballet, notre réflexion, que les scènes précédentes ont induite, glisse sur le versant poétique et flou de notre imaginaire.

Castellucci n'utilise pas les codes classiques de la représentation théâtrale, c'est en quoi il bouscule le spectateur. Refusant une narration rassurante, n'hésitant pas à plonger la salle dans l'obscurité pour mieux faire entendre des sons agressifs et suggérer ainsi l'inexprimable. Laissant la place à l'interrogation dans une suite d'actions apparemment sans liens. Il nous dit, que, non, l'expression raisonnée ne peut pas tout traduire. Que la représentation du monde, mise à plat, ordonnée, et apprivoisée ne peut exprimer l'indescriptible de l'émotion, un territoire qui appartient à chacun et qui n'est jamais le même pour tous. Cette « troisième image », celle qui nous rend à nous-mêmes.
Catherine Désormière

Les Suppliantes ... enfin !

Mardi 21 mai dernier, nous étions 700 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Nous étions là pour le théâtre. Je veux dire pour l'art théâtral. Nous sommes venus pour assister à la représentation d'une pièce qui a 2500 ans, imaginée, écrite, de si longue date que l'on se demande parfois comment elle a pu parvenir jusqu'à nous. De tellement loin, comme venue de voix si lointaines qu'il suffit d'imaginer ce long parcours pour que notre place dans ce monde nous paraisse ce qu'elle est : si petite.

Cette représentation allait nous plonger dans la Grèce antique, celle d'Eschyle mais aussi celle d'Aristophane, d'Euripide. Et ce voyage dans le temps, Philippe Brunet, metteur en scène et directeur de la Cie de théâtre antique Demodocos était décidé à nous l'offrir. La pièce, Les Suppliantes d'Eschyle, avait dû être annulée le 25 mars pendant le Festival les Dionysies. Un mois plus tôt, les comédiens n'avaient pas pu jouer et les spectateurs déjà présents avaient dû repartir. Pourquoi ? A cause des masques que portaient les acteurs, dénoncés sur les réseaux sociaux pour racisme. La pièce met en scène les Danaïdes, jeunes filles de Libye venues demander asile aux Grecs de la ville d'Argos. Les acteurs, comme ceux de la Grèce antique, portent des masques cuivrés.



La cinquantaine de militants de la Ligue de défense noire africaine, en voyant ces masques ont crié au Blackface, en se référant à un certain théâtre américain du 19e siècle, où des acteurs blancs se maquillaient le visage pour se moquer des Noirs. Si la pratique du Blackface n'est évidemment pas acceptable, le travail des acteurs et du metteur en scène des Suppliantes, était bien éloigné de ce procédé. Le masque est indissociable du théâtre antique, et il revêt selon les personnages, différentes formes et différentes couleurs.

Etait-ce une raison pour séquestrer une partie de la troupe, la menacer physiquement et insulter le public ? « A ce procès d'intention, devant ce contresens qui ignore les codes du théâtre dans l'Antiquité grecque, Philippe Brunet a dit : « Le théâtre est le lieu de la métamorphose, pas le refuge des identités. (...) L'acteur, sur une scène, joue à être un autre, devant une réunion de gens qui jouent à

le prendre pour un autre.» Philippe Brunet et sa troupe, n'ont pas cédé, puisque un mois plus tard, le grand amphithéâtre de la Sorbonne bruissaient des conversations, avant la représentation, dans une ambiance calme, sereine et heureuse. Nous étions là, je l'ai dit, pour le théâtre et pas pour une polémique qui n'aurait pas dû avoir lieu. Décor simple sur un plateau quasiment nu. Une estrade, entourée de deux panneaux représentant l'un un paysage montagneux surplombant la mer, l'autre des colonnades. Quand il vient présenter le spectacle, ce 21 mai, Philippe Brunet parle de « conjuguer la fraternité et la vigilance ». Il est bien évident qu'il ne parle pas de la vigilance qui dresse les uns contre les autres, dans la méfiance, mais bien de celle qui fait barrière aux influences et aux replis.

Les Suppliantes d'Eschyle sont les Danaïdes, les 50 filles de Danaos. Elles fuient leurs 50 cousins, les Egyptiades, qui veulent les épouser et qui les poursuivent. Pour leur échapper, elles traversent la Méditerranée, accompagnée de leur père, et se réfugient en Grèce, pour demander l'asile au roi d'Argos. Ce dernier écoute leurs supplications puis se retire pour demander l'avis de son peuple. Doit-on accueillir les Danaïdes, doivent-elles retourner dans leur pays. Puis Danaos annonce à ses filles que le peuple leur accorde ce qu'elles demandent, asile et protection :

*Courage mes filles, tout va bien avec les gens d'ici.
Le peuple vient de faire un vote définitif.
(...)
Le vote des Argiens ignore l'ambiguïté,
et dans mon cœur de vieillard je me sens rajeunir.
Le peuple entier, unanime, a levé le bras droit.
L'éther a frissonné quand ils ont promulgué
que « Nous sommes libres de nous établir dans ce
pays d'asile, sans risque d'être renvoyés.
Personne parmi les habitants ou les arrivants
ne nous saisira jamais, et si l'on nous contraint,
les habitants qui refuseront leur secours
seront privés de droits et livrés à l'exil.*

C'est alors que les navires des 50 cousins, les Egyptiades, apparaissent sur la mer, ils vont accoster. Danaos surveille la mer et s'inquiète :

*(...) Je vois
un navire, aisé à reconnaître ! On distingue bien
le gréement de sa voile, et les pontons du vaisseau,
et la proue qui par devant jette un œil sur le chemin-
(...)
On distingue des hommes d'équipage à la noire peau
bien visible qui se détache sur les drapés blancs,
puis le reste de la flotte et l'entière armada,
bien nette, et la nef de tête, près du littoral,
bordant sa voile, lance sa rame avec vigueur.*

Les émissaires des Egyptiades arrivent. Ils menacent le roi de lui déclarer la guerre s'il accueille les Danaïdes, mais ce dernier répond qu'elles sont libres de vivre où elles veulent et qu'elles peuvent rester à Argos. Les émissaires répondent en termes brutaux.

*Ouste ! Ouste ! en felouque de tous vos pieds ! sinon, sinon, raser cheveux, tatouer, et du sang, plein,
du carnage on fait sauter les têtes*

Les émissaires finalement se retirent, non sans avoir lancé cette menace au roi :

*tu viens de soulever le germe d'un conflit
puissent les mâles sur les femmes l'emporter
Le roi prend la parole et s'adresse aux Danaïdes :
Quant à vous toutes, avec vos suivantes, reprenez
courage, entrez dans notre cité bien protégée,*

*encloses dans le lourd artifice de ses remparts.
L'Etat possède de nombreuses maisonnées*

La pièce se termine par un chant d'espoir.

*Et que le bonheur s'ensuive, au nom des Olympiens !
Mais pour la fleur de mon âge, père, rassure-toi :
à moins que ne tombe quelque nouveau décret des dieux,
je ne dévierai pas du chemin qu'à suivi mon cœur.*



Le spectateur a été immédiatement plongé dans un monde dépouillé, où seuls existent une volonté légitime de liberté, une écoute, un accueil face à la brutalité. Cette simplicité s'exprimait par le chant scandé du texte, en grec ancien et en français. L'alternance des déclarations d'une seule voix par les jeunes filles et les réponses pondérées de Danaos et du roi berçaient la tragédie. Était-ce utile de comprendre chaque mot de ce que les Danaïdes clamaient ? Était-ce indispensable de tout saisir de chaque phrase des discours du roi d'Argos ou de Danaos ? Les menaces inarticulées des émissaires furieux avaient-elles besoin d'une traduction ? Je dirais non. Tout de ce qui se déroulait sous nos yeux était évident. La douleur des Danaïdes, la compréhension, du père, la sagesse du roi, la brutalité des cousins, l'accueil sans condition.

On ne pouvait que goûter l'étrangeté des voix unies des Danaïdes dont les sons s'enroulaient dans l'espace, se laisser fasciner par le mouvement des corps virevoltants de ces jeunes filles, le rythme de leurs pas dansants et par leurs postures tantôt implorantes, tantôt farouches. La position hiératique des anciens était étrangement apaisante dans une situation de menace violente.

Personne alors dans l'amphithéâtre ne pensait à ces masques qui couvraient les visages des personnages. Quand la pièce s'est terminée, que les comédiens et les musiciens sont venus saluer, l'absurdité même des revendications du mois précédent paraissait déjà très ancienne, balayée par la beauté simple de ce que nous avons vu.



Nous étions heureux en sortant dans la rue, d'avoir pu assister à cette représentation qui avait failli ne jamais se faire. Pourtant, une petite question tournait dans ma tête : avant la représentation, pendant, et maintenant encore, nous avons été protégés par la police, postée devant l'entrée de la Sorbonne. Aujourd'hui, être protégé par la police pour assister à un spectacle, cela signifie quoi ?
Catherine Désormière

Rubrique des spectateurs

Variations Kanata – Théâtre du Soleil

Grâce aux Bons plans de l'association MCH, une petite vingtaine d'adhérents a pu voir la pièce de Robert Lepage, Kanata, à la Cartoucherie de Vincennes, mise en scène par le Théâtre du soleil d'Ariane Mnouchkine.



- *Kanata, l'art comme un nouveau monde.*

Spectateurs fidèles, nous avons nos habitudes : lire les œuvres d'un écrivain, suivre les spectacles de Robert Lepage au Volcan au Havre. Au soleil de notre mémoire, le Théâtre d'Ariane Mnouchkine nous a emportés avec son énergie et sa liberté dès sa fondation. Aussi rien de plus prometteur que ce rendez-vous à La Cartoucherie par un beau dimanche de mars avec *Kanata*...

Que faire de l'accusation « d'appropriation culturelle », qui a censuré la pièce de Robert Lepage à Montréal ? La controverse a parasité sa création. Le sous-titre de la pièce, mise en scène avec Ariane Mnouchkine, à la Cartoucherie, *Episode 1 – La controverse* rappelle la polémique. Le metteur en scène dénonce les violences des colons au Canada. Est-il légitime ? Faut-il, pour les représenter, faire partie des « nations premières » ? Les comédiens, originaires de 26 pays, selon la tradition du Théâtre du soleil, incarnent les cruelles répercussions des relations entre les colonisateurs européens et les Indiens. Devraient-ils être « autochtones » pour être exempts du soupçon de domination selon les *post-colonial studies* ?

L'émotion est là dès l'ouverture. Les deux scènes inaugurales sont significatives et saisissantes : dans un musée, en pleine lumière, un beau portrait de femme nord-amérindienne – peint par Joseph Légaré. Puis une forêt : de grands arbres abattus sans scrupule au hurlement des tronçonneuses. Un enfant est arraché des bras de sa mère. D'un côté, la force d'un tableau – immortalisant Josephette Ourné en 1840 – la puissance de l'art. De l'autre, la violence des colons qui broient nature et humains au nom d'une machine économique rapace et impitoyable. Pour nous la pièce de Robert Lepage aura deux axes : l'exposition du rôle de l'artiste et de la création, la dénonciation du colon et de la destruction.

Difficile de supporter les nombreuses scènes réalistes, pesantes, qui montrent la déculturation liée au mépris, aux spoliations, à l'assimilation forcée, femmes errantes, droguées, prostituées, tuées. Les prédateurs sont pluriels et singuliers : le serial killer – Robert Pickton – se vautrant dans la soue de ses cochons (49 femmes à son actif -1181 femmes autochtones disparues ou assassinées entre 1980 et 2012), n'est que l'incarnation des colonisateurs qui ont voulu, dit Robert Lepage, « *tuer l'Indien dans l'Indien* ». Le parallèle est terrible.

Des destins se croisent, aux multiples identités. La vidéo élargit la vision. Les décors sur roulettes virevoltent à nous donner le tournis. Chaque scène ressemble à une courte séquence cinématographique : salle d'injection, loft, rues populaires de Vancouver, restaurant, commissariat, porcherie, morgue ... Comme guides : la curiosité et de la sympathie d'une jeune peintre française, Miranda, venue chercher une nouvelle inspiration dans ce nouveau monde. Pas si nouveau ! Mais les premiers habitants ont presque disparu, perçus comme étrangers, comme autres et presque comme non-humains » selon les mots de Richard White dans *Le Middle Ground*.

Dans une scène magique, Miranda et Tobie, son guide Huron, cinéaste, voguent doucement dans des paradis artificiels, leur pirogue flotte en apesanteur, ciel et fleuve s'inversent. Se droguer permet-il de mieux comprendre les toxicomanes ? La question n'a plus d'importance....L'indignation de certains détracteurs contre une « appropriation culturelle » semble réductrice et loin du propos.



En effet, dans une conclusion bouleversante, Miranda brosse le portrait des femmes autochtones rencontrées ou disparues. Elle leur donne vie et fierté, subvertit l'ordre colonial. Contre le « génocide culturel », l'artiste, quel qu'il soit, est celui qui donne un visage aux fantômes, une voix aux « sans-voix » et nous arrache à l'ignorance et à l'ethnocentrisme.

L'artiste est-il, est-elle, légitime ? L'histoire de l'art prouve que création et savoir donnent leur humanité aux hommes. « La preuve de l'existence de l'homme, affirme le peintre Vincent Corpet, c'est l'art ».

Isabelle Royer

- *KANATA, cartoucherie de Vincennes, 31 mars, par un beau dimanche ensoleillé.*

J'arrive avec plein de souvenirs de mes années étudiantes au temps où j'ai découvert avec mon amie de la Cité Internationale l'évènement : « 1789 ». Que de nouveauté alors ! Le théâtre engagé, pour le peuple et par le peuple ; le spectateur témoin-acteur emporté par le tourbillon des comédiens dans un univers éclaté.

J'ai vieilli. Les bons sentiments et les belles idéologies aussi, a fortiori si on prétend les exprimer avec une scénographie éculée et des répliques vides. KANATA est un exemple de spectacle à message dans lequel un sordide fait divers sert de prétexte à deux heures trente de revue mobilisant une trentaine d'artistes.

Alors il y a des Indiennes acculturées, spoliées, déstructurées, christianisées, droguées, prostituées, violées qui finissent assassinées. Et ces figures errent entre nature idéalisée et urbanité abominée, gémissantes, hurlantes, délirantes.

Mais ces créatures sont comme des êtres sans esprit. Ce ne sont pas les Amérindiens qui sont absents dans cette pièce ; ce sont leurs esprits, leurs paroles, leurs songes. Les Natifs sont réduits à des figurants de multiples tableaux, condamnés à distiller à l'infini leur errance sur le plateau. On est face à un docu-fiction larmoyant pour sénior affalé dans son canapé après le journal télévisé de la mi-journée. Mon attention a filé très vite, sans bruit, à l'indienne.

J'ai rêvé puis me suis retrouvé suspendu dans un canoë renversé.

Gérard Berthelot

- Très beau spectacle visuel, y compris dans son décor le plus glauque (la rue des junkies), le plus glaçant (la salle d'injection) ou le plus sordide (la ferme aux cochons).

Bel usage du son et de la vidéo en fond de plateau; la scène au restaurant désert fait songer à un tableau de Hopper...; changements de décors à vue prestes et amusants. Bricolage inventif.

Impression d'entrer dans un film noir, genre polar américain des années 40; grille d'interprétation : découpage cinématographique en effet, façon séquences courtes en accéléré et plan large. Beauté rousseauiste du canoë pagayant dans une forêt primitive avec ours débonnaire. Vive la nature, qui parle fort à ceux qui ont franchi des kilomètres et les embouteillages pour cette belle découverte...

Maintenant, le lourd :

L'intitulé du spectacle dit déjà presque tout: ce sera *Kanata-la controverse (épisode 1: mode des séries et ironie ?)*. Et en effet, impression de la dominance de cette polémique, pas de représentations au Québec, différées à Paris, déclarations solennelles contre la dictature des identités auxquelles les spectateurs de la Cartoucherie adhèrent forcément (aux déclarations, pas aux identités, bien sûr) pour être assis là si longtemps sur ces sièges inconfortables.

Jusqu'à ponctuer leur adhésion inconditionnelle de salves émues d'applaudissements pour finir !

Qu'applaudissons-nous ainsi ? Notre propre tolérance universaliste de nantis repus? Notre bonne/mauvaise conscience dans un univers plus tourmenté que jamais ? ou ? Que chacun remplisse les blancs laissés ici. Car, à quoi avons assisté ? Selon mon impression, un canevas fourni par des faits divers sordides concernant les disparitions « invisibles » (noter le terme à la mode) de jeunes femmes prostituées/ droguées souvent d'origine « amérindienne » (là aussi, quel mot ? attention, c'est explosif).

Là- dessus, le metteur en scène laisse chacun des 33 acteurs donner libre cours à son inventivité liée à son parcours personnel ; retour aux identités multiples qui nous façonnent tous, lieux communs, des blancs, des noirs, des rouges, des jaunes, des homos etc. Et comme il faut caser tout le monde, certains sont meilleurs que d'autres dans cet exercice collectif, l'inspecteur de police par exemple ou telle prostituée ; mais que venait donc faire dans cette galère de Vancouver, ce couple improbable d'artistes français ? Elle, passe encore, accusée de captation de ce qui n'est pas elle dans ses portraits ; mais lui, caricature d'idiot inutile ?

Sur la notion de troupe et la fidélité selon Ariane Mnouchkine, en déjeunant au soleil nous avons côtoyé un de ses acteurs présent dès l'origine de l'aventure au début des années 1970 et qui jouait donc déjà dans 1789 et 1793, d'ébouriffante mémoire ...

Bon, à la relecture, c'est un peu raide sans doute, n'étant pas une grande optimiste ; en résumé, cette pièce nous conforte dans nos propres convictions mais ne nous renforce ni ne nous reconforte, ni ne nous déstabilise un tant soit peu. Ce que je demande au théâtre, en sortir secouée pour de bon et pour longtemps... La voix nue, mes meilleurs souvenirs d'Avignon dans la durée : un monologue d'après Dostoïevski et *Le discours sur la servitude volontaire* (La Boétie), textes habités/incarnés par des acteurs admirables dont je ne parviens pas à retenir les noms hélas.

Sylvie Barot

- *KANATA, Robert Lepage, à la Cartoucherie de Vincennes.*

En quelques mots, essayer de faire la mise au point sur mon avis, mon ressenti, mes impressions, le souvenir qu'il m'en reste...J'hésite...Peut-être avais-je surinvesti la pièce. Parce que le lieu, que j'aime beaucoup. Parce que Mnouchkine aux côtés de Lepage et une confusion affective dans ma tête avec les spectacles montés par elle seule. Parce que le bruit qu'a fait l'affaire à Montréal quand des Amérindiens s'en sont mêlés... Et cette question finalement : Robert Lepage aurait-il monté exactement le même spectacle sans cette tentative de « censure identitaire » dont son projet a été victime ? Je m'attendais à une histoire de la colonisation des Amérindiens par les Blancs au Québec. Cela démarrerait bien : J'ai adoré la deuxième scène inaugurale, le violent massacre à la tronçonneuse des arbres et du totem, l'enfant Indien arraché à sa mère par l'envahisseur et son prêtre.

Mais...l'histoire s'est arrêtée là. Ensuite on a basculé dans la série télévisée autour d'un fait divers certes terrible mais qui prend à mon avis beaucoup trop de place. Ainsi que toutes les scènes qui tournent autour de la drogue, de la prostitution etc...Il m'a semblé que tout cela était très réducteur au regard de l'extrême complexité du sujet. Avec en contrepois ce couple d'artistes français un peu niais

qui vient courir après son ombre dans les rues mal famées de Vancouver. Donc, oui, si je suis honnête...déception.

Optimisons : Une mise en scène parfaitement réglée, de (trop ?) nombreux changements de décor assez magiques réalisés comme des tours de prestidigitation, une vraie prouesse, une esthétique certaine, quoique froide, avec quelques belles scènes. Un côté, oui, série TV très cinématographique, une place assez juste donnée à la caméra et à l'écran, signe des temps, avec notamment la scène dans la cellule de prison.

Comment dire, je ne me suis pas vraiment ennuyée, j'ai été plutôt « intéressée » tout du long, au bord parfois de trouver certains acteurs plutôt mauvais ou ridicules (L'Indien documentariste, caricature de l'homosexuel...) mais bon, globalement ça passait. Mais voilà. Je n'ai pas été touchée, à aucun moment. Alors bien sûr on n'est pas obligé d'être « touché » au théâtre. Mais moi, ça me gêne. Ça me pose question. Je suis restée extérieure aux situations, aux personnages, aussi dramatiques que soit leur histoire. Détachée, en observation, en manque de texte peut-être.

Comme si quelque chose de faux faisait obstacle à mon entière adhésion. Un manque.

Véronique Garrigou



- Je ne connaissais pas le théâtre du Soleil, je ne connaissais pas le contenu de la pièce que j'allais voir. J'ai été séduite par l'endroit, clairière au milieu de la forêt et néanmoins à Paris. Et ce théâtre avec ce restaurant à l'ambiance extraordinaire.

Et Kanata, et ces changements de décors si nombreux et si beaux, installés à chaque fin de tableau par les acteurs eux-mêmes dans le noir : ils escamotaient, enlevaient, apportaient des éléments qui nous faisaient passer d'une forêt à un poste de police, à une chambre, à une rue mal famée, que sais-je encore...

Et les acteurs, nombreux, dynamiques, heureux de jouer, nous transmettaient leur énergie et leur enthousiasme.

Et le final avec non seulement la troupe mais les cuisiniers, les caissières des billetteries, enfin tous ceux par qui la pièce avait été rendue possible, tout ce monde uni venu saluer les spectateurs !

Je me ferai traiter de Candide mais tant pis, je n'ai pas boudé mon plaisir et je suis sortie du théâtre les yeux pleins d'étoiles.

Annie Drogou

- Dans le Courrier du soir, du 31 mai 2019, au Canada

Un «génocide canadien». Voici les termes employés dans [la conclusion de l'Enquête nationale sur les femmes autochtones disparues](#) par centaines, voire par milliers au cours des soixante dernières années. Selon les premiers éléments révélés du document, publié officiellement lundi, ce «génocide» a été rendu possible «par les actions et inactions de l'État enracinées dans le colonialisme et l'idéologie colonialiste».

Le rapport final de l'Enquête ne chiffrera pas le nombre de femmes autochtones disparues, puisque les moyens consacrés étaient insuffisants pour effectuer une compilation exhaustive. Néanmoins, des listes dressées par des organisations compilent plus de 3000 noms.

Le terme fort de «génocide», incluant l'intention d'éradiquer, alimentera entre autres les débats de lundi. Le mot avait d'ailleurs déjà été employé en 2015, à propos des pensionnats pour les enfants autochtones.

Marcel Duchamp, soigneur de gravité

Avant l'été dernier, j'avoue que je ne m'intéressais pas beaucoup à Marcel Duchamp. Les ready made, roue de bicyclette ou autre urinoir sur tabouret, c'est à peu près tout ce que j'en savais, c'était trop peu pour m'enthousiasmer et l'art conceptuel me laissait froide.

Puis il y a eu d'abord, dans le cadre du jury de la Galerne dont je faisais partie, la lecture du roman « Gabriële » d'Anne et Claire Berest, qui raconte la vie de la femme de Picabia, qui fut aussi la maîtresse de Duchamp et l'amie d'Apollinaire...

En juillet je suis allée voir l'exposition au musée des Beaux-Arts de Rouen.

En octobre, le CEM a présenté une exposition-hommage à Duchamp, « Ça roule Marcel ! J'ai participé à un atelier d'écriture réjouissant animé par Adeline Gouarné.

En octobre toujours, j'ai vu l'exposition à l'ESADHAR du Havre, « Marcel Duchamp, faire impressions », qui met en lumière un Duchamp imprimeur.

Et pour finir en beauté, hier soir 28 novembre, au Magic Mirrors, j'ai enfin vu la pièce écrite par Gabrielle Colace Scarabino pour le Théâtre de l'Impossible et mise en scène par Jean-Baptiste Lemarchand, « Marcel Duchamp, soigneur de gravité ». Joyeuse troupe pour évoquer ces joyeux trublions de l'art que furent les dadaïstes et ce joyeux gentleman pince sans rire que semble avoir été Marcel Duchamp. 1917, il vit aux Etats-Unis qui lui ouvre les bras lorsque la France boude ses premières oeuvres et s'en offusque. Là, il fréquente Man ray, Francis Picabia, Arthur Cravan, Alfred Stieglitz, Mina Loy, la Baronne Elsa Von Freytag...

A une époque où la photographie met en question l'utilité de la peinture comme copie du réel, où l'industrie, la mécanique offrent à l'objet une perfection telle qu'on en reconsidère le vivant, Marcel Duchamp s'éloigne de la peinture et pose la question : Qu'est-ce que l'art ? Qu'est-ce qui fait l'œuvre d'art ? Quel est le rôle du regard du spectateur dans cette consécration ? Il ouvre la porte à l'abstraction, à l'art moderne, qui bouscule, tourne en dérision, heurte, étonne, dérange.

C'est un spectacle très cultivé auquel nous invite le Théâtre de l'Impossible, avec beaucoup de références historiques et artistiques. Mais c'est aussi le portrait dynamique et facétieux d'un groupe d'amis qui s'amuse, zappent allégrement la première guerre mondiale, provoquent le monde de l'art et le monde tout court en enterrant les vieux modèles tandis que les femmes y tracent le chemin de leur belle indépendance. Au centre de ce bouillonnement, légèrement décalé, avec l'air de ne pas y toucher, le séduisant Duchamp évolue entre deux jeux de mots et une pièce déplacée sur son jeu d'échecs...

Une belle leçon d'histoire de l'art qui rebondit entre deux éclats de rire, et qui a valu à la troupe, tout récemment, le premier prix au festival national de théâtre amateur à St Cyr sur Loire et le prix du Jury jeunes ! Bravo à eux et merci pour l'apéritif dada très coloré servi après le spectacle... dans un urinoir !
Véronique Garrigou

Zingaro, c'est fini ?

Ex Anima, des centaines de représentations jusqu'en 2019 à travers le pays depuis Aubervilliers, son fort d'attache. Ultime spectacle, comme annoncé ? Nous l'avons vu à la Colline aux Oiseaux, où il avait posé son chapiteau à l'invitation du Théâtre de Caen.

Retour en arrière: vers 1977, Bartabas, épervier au poing, cabrant sa monture au milieu de la foule estivale à Avignon, vision fulgurante et violente. Puis, une décennie plus tard, sous chapiteau dans la forêt de Montgeon, un Opéra équestre splendide aux couleurs et aux sons des steppes et du désert ; béatitude absolue éprouvée... Encore, vingt ans après, toujours co-produit par Le Volcan mais sur sa grande scène, *Le Centaure et le Cheval*, soit Bartabas, un danseur de butô, une poignée de chevaux et *les Chants de Maldoror*, cérémonie fascinante en forme d'élégie funèbre, à couper le souffle, déjà.

Et là, aujourd'hui, un bestiaire précis : 34 chevaux en piste, du pur-sang arabe au boulonnais, dans la pénombre et les fumigènes, accompagnés par une mule, un âne, une oie, sept colombes et deux chiens-loups, sur chants d'oiseaux et accompagnement de flûtes à se pâmer, du Japon à l'Irlande. Les ingrédients aimés sont toujours là, rituels orientalisants ou archaïques façon aube de la terre, forces primitives (domptées ou pas ?), le tout nimbé d'un vague mysticisme.

Mais la magie n'opère plus et l'ennui gagne vite malgré un fil conducteur historique tenu sur le rôle passé essentiel de "notre meilleure conquête", cheval de labour, de trait, de mines et de guerre... A tour de rôle, ils s'ébrouent, piaffent, se roulent et ruent en se mordant parfois au cou jusqu'au sang ; les dresseurs-palefreniers qui les assistent s'effacent quand ils ne ramassent pas leur crottin (et ça, c'est drôle) ni ne conduisent à la saillie finale, sur un mannequin de bois dit "boute-en-train", un superbe étalon qui s'en satisfait, sous nos yeux ébahis. Rideau.

Alors, " l'animal miroir de l'humanité", selon Bartabas et les critiques toujours enthousiastes ?

A aucun moment, je n'ai eu l'impression de "réveiller en moi l'animal", tout en admirant ceux que je voyais et entendais souffler.

Sylvie Barot

Apéro des spectateurs

Il se réunit mensuellement et offre aux adhérents un moment de partage sur les évènements culturels passés et à venir.

Voici le résumé du dernier Apéro des spectateurs, lundi 20 mai 2019, au bar de l'hôtel Nomad...

Nous devons vieillir...En matière d'apéro, tout le monde ou presque était à l'eau ou au jus de fruits !

Etaient présent.e.s :

Martine, deux Françoise, Hervé, Christine, Agnès, Sylvette, Marie-Anne, Richard, Annette, Isabelle et moi.

C'était toujours aussi sympa ! Nous avons comme d'habitude échangé sur les spectacles, films, expos vus ces derniers temps.

Savannah Bay de Marguerite Duras, au Bastringue, samedi 18 mai.

Unanimité parmi celles qui ont vu la pièce. Que l'on aime Duras ou pas, tout le monde était d'accord pour saluer la très belle performance des deux comédiennes, Marie-Anne Lemonnier parmi nous présente et la jeune Victoire Jolivet. Un très bel hommage au théâtre, toute l'atmosphère durassienne, des trames possibles mais jamais certaines, une écriture que moi je dirais d'une nudité bouleversante...Pour ceux et celles qui ont raté l'évènement, Marie-Anne nous annonce que la pièce sera rejouée en septembre au Bastringue et le 29 septembre à Beuzeville. Par ailleurs, Marie-Anne expose les toiles que le travail de la pièce lui a inspirées au 83 rue Président Wilson dans les locaux de l'écrivain-biographe Vincent Pandore. On peut aller les admirer vendredi 24 mai à 19h !

Projection du nouveau documentaire de Jean-Marie Châtelier, « Ma vie en cabane », au THV. Belle unanimité là aussi : Formidable, bel hommage à la ville, drôle et émouvant, une véritable enquête sociologique...Le jeu de mots du titre se retrouve dans les cadrages. Très bonne ambiance au THV, en présence de Mado, la star de la plage et une belle reconnaissance du public pour le réalisateur.

On peut revoir le documentaire sur internet, sur la « chaîne normande ». Et peut-être l'an prochain sur grand écran si nous réussissons à organiser une rétrospective de l'œuvre de ce cinéaste havrais.Véronique Carliez et Marie-Françoise Matton préparent un cycle Jean-Marie Châtelier (à suivre...)

Au Volcan, « Zvizdal » par le groupe Berlin qui a filmé à plusieurs reprises pendant cinq ans un couple de très vieux Ukrainiens qui ont refusé de quitter leur village après la catastrophe de Tchernobyl. Un grand écran pour la projection du film réalisé. Dessous, trois maquettes de la maison du couple, à trois saisons différentes et un système de petites caméras pour en filmer et projeter des petits détails et réaliser des sortes de « collages » d'images. Très émouvant. Pas très rassurant sur notre cohabitation avec le nucléaire...

« Festen », au Volcan toujours. Adaptation théâtrale du film éponyme par Cyril Teste. Là encore, à vous faire pâlir de jalousie quand vous avez raté la soirée ! Excellent metteur en scène, « enfin du théâtre du 21^{ème} siècle » nous dit Isabelle, impressionnant, intelligent, merveilleuse esthétique, de très beaux passages émouvants, la vidéo était où il faut, toujours à bon escient...

Au cinéma, le nouveau film d'Almodovar, tout chaud sorti de Cannes et déjà au Sirius... « Douleur et gloire » Très riche, de belles images, énigmatique et visuel, les ambiguïtés habituelles du réalisateur dont le film serait un clin d'œil autobiographique. A voir !

Christine, elle, attend le nouveau Lelouch, pour Trintignant on l'aura compris ! Elle nous en parlera la prochaine fois ? Ah...chabadabada, chabadabada...

Au THV encore, « Le porteur d'histoires » et « Intra-muros », sur deux jours, écrits et mis en scène par Alexis Michalik (Cf la pièce et le film « Edmond »).

Epoustouflant selon Christine, magnifique travail de plateau avec « presque rien », des comédiens qui interprètent 30 ou 40 personnages à eux seuls...La compagnie Traitement de textes avait présenté l'an dernier le Porteur d'histoires.

Très belle expo au château de St Martin du Bec du photographe Iranien REZA.

Très très beau spectacle pour enfants, invité à Franklin par le collectif Solidarité-Syrie, écrit, joué et chanté par l'artiste Mathieu Barbances, « Né quelque part ». L'histoire d'un petit garçon syrien qui quitte son pays en guerre avec sa famille pour demander refuge à la France. Un appel à la solidarité, à l'accueil et à la mixité : Bienvenue aux réfugiés !

Une belle exposition départementale d'art plastique à l'hôtel de ville par les classes maternelles et primaires du Havre sur le thème de l'étrangeté.

A la « Maisonkifailangle », enthousiasme modéré pour une pièce intitulée « Le parfum d'Yvonne », un monologue assez surjoué.

Au Grand Palais à Paris, Christine nous conseille fortement l'exposition intitulée « Rouge, art et utopie au pays des soviets ». De 1917 la révolution d'octobre à 1953 mort de Staline. C'est l'ébullition culturelle en Union soviétique, née avec la révolution mais reprise en main par Staline. Exposition « transculturelle », des tableaux, des extraits de films, des sculptures, des photos, du design, des maquettes...A voir jusqu'au 1er juillet prochain.

Un spectacle de danse : « L'empreinte » au CCN, une belle chorégraphie dansée par sept migrants africains avec la compagnie Porte en Scène en collaboration avec Trait d'union, l'AREC et Cada Coallia.

Un coup d'œil sur la radio Ouest Track : Hervé y anime depuis février une émission sur le jazz, le blues, les musiques du monde. Festivals en territoire normand, Jazz sous les pommiers à Coutances, concerts en Suisse normande dans des villages, des lieux patrimoniaux...Cette émission, très professionnelle a lieu une fois par mois, c'est « l'instant jazz » ! A réécouter en podcast. A venir une interview de Pierre Touquet, directeur des Dixie days et de Yann Le Boulba pour le festival MoZ'aïques en juillet.

Vous pouvez aussi réécouter en podcast les émissions de Viva culture sur Ouest-track.com, rubrique des spectateurs.

Le 21 avril, Christine y parlait de « Rouge », le 5 mai de « Retour de l'URSS », un essai de Gide et le 19 mai de Jean-Marie Chatelier.

Sur notre site www.asso-maisondelaculture.fr lisez les rubriques à propos de Kanata, la pièce de Robert Lepage, mise en scène avec Ariane Mnouchkine au Théâtre du soleil . Une petite vingtaine d'adhérents a profité des Bons plans pour se rendre à la Cartoucherie de Vincennes.<http://asso-maisondelaculture.fr/variations-kanata-theatre-du-soleil/>

Véronique Garrigou

Voici le résumé du dernier Apéro des spectateurs de la saison le 20 juin 2019 !

Notre dernier rendez-vous avait un petit air de vacances jeudi dernier au Nomad Hôtel. On n'était que 5, Françoise et Richard, Sylvette, Jean-Luc et moi et quelques absents qui pensaient à nous de loin (Annette, Hervé, Isabelle, Martine, Véronique C. et Véronique G.)

Mais quelle ambiance ! Nous n'étions pas seulement des spectateurs pressés de parler de leurs derniers spectacles, nous étions au cœur de l'évènement du jour : le match des équipes féminines USA/Suède qui allait se dérouler au stade Océane. Entre les voyageurs qui arrivaient en pagaille avec leurs valises à roulettes, les spectateurs étrangers qui cassaient la croûte un peu partout avant de partir au stade et le défilé des supporters des deux équipes qui paradaient en tenues colorées on a bien souvent abandonné nos discussions pour applaudir à cet avant match cosmopolite très joyeux !

Comme toujours on a aimé partager nos points de vue mais aussi écouter parler ceux qui évoquaient les spectacles qu'on n'avait pas vus.

- La 9ème Fête du cirque de St Romain de Colbosc, toujours très réussie, a accueilli le

week-end du 9 juin dans le parc du Château de Gromesnil les amoureux des arts du cirque et des artistes originaux. Et entre autres un spectacle de **chansons** à la carte « Garçons s'il vous plaît ! » proposé par des serveurs...vocaux !

- **La Grande Conversation** (9ème) du 14 juin : *Nouvelles censures....artistes sous pression*.

La censure en art, sujet difficile mais intéressant : Diane Ducruet est photographe, elle a été confrontée au rejet d'une de ses photos de maternité par une galeriste sur les injonctions d'un censeur improvisé lors du Mois de la photographie à Paris en 2014 (*L'intime comme illusion*). Elle échangeait avec Christian Ruby, philosophe pertinent très impliqué dans le sujet, auteur de *Devenir spectateur ?* et précisant les modalités de défense des créateurs (Observatoire Liberté de création, pool d'avocats spécialisés, loi Liberté et création...).

Difficile de représenter une image de la maternité différente de toutes les images conformes à des normes implicites, et difficile pour un artiste de se défendre contre des attaques obscures et violentes. En fait les spectateurs sont conditionnés par l'uniformité des images traditionnelles. Relire Aldo Naouri sur les mères dévoreuses, « Les filles et leurs mères » ?

- Noter que la 10^{ème} Grande Conversation fêtera la culture au Fort de Tourneville le samedi 5 octobre de 10h à 18h : « **Culture +Fort !** ». Un courrier vous donnera début septembre le programme détaillé de la journée élaborée par l'Association MCH et l'association FORT ! autour de trois thèmes (INVENTER ces tiers lieux, y VIVRE et les CONSTRUIRE) déclinés en rencontres et workshops où vous pourrez vous inscrire.

- On a beaucoup parlé de **cinéma** (1) grâce aux sorties cannoises. Almodovar garde la première place avec « Douleur et Gloire », « Parasite » a semé quelques doutes, « Le jeune Ahmed » acteur impeccable a laissé peu d'espoir aux spectateurs et Isabelle Huppert a parfaitement tenu son rôle de manipulatrice perverse dans « Greta »

- C'était le dernier Apéro de la saison, on a donc évoqué la présentation de saison du **Volcan** bien menée et plutôt tentante même si le théâtre n'occupe pas la plus grande place. Le problème éternel reste celui des abonnements...et de la ruée après les annonces, il sépare nos adhérents : ceux qui achètent tout de suite leurs places, ceux qui attendent les Bons Plans MCH et ceux qui attendent le jour du spectacle. Idem pour le THV et les autres lieux. On redit au passage tout le bien qu'on pense de la petite forme gratuite « 7 au 2 » (c'est au carré...du THV bien sûr !).

- Du côté des **expos** on n'a pas oublié « Raoul Dufy au Havre » jusqu'au 3 novembre qui repose la question de la beauté en art. « C'est pas beau, j'y vais pas... » Et si le contact avec l'œuvre suffisait pour trouver l'émotion tout simplement ? Véronique Carliez nous a recommandé de loin l'exposition proposée par la Maison de l'Armateur jusqu'au 23 septembre « Dans le miroir de Danaé » autour des œuvres de Belugou, costumier et dessinateur.

- On a dit beaucoup de bien des **visites** organisées par la Maison du Patrimoine sur des sujets extrêmement variés et très intéressants : des stades au centre de recyclage, tout est à découvrir !

- On n'oubliera pas de faire un tour au **festival** «Moz'Aïque» qui célèbre la musique des mondes aux Jardins suspendus du 17 au 21 juillet et d'aller déambuler dans **Un été au Havre !**

- **Nos adhérents** ne sont pas que des spectateurs, ils pratiquent aussi la Culture : Martine présentait à l'heure de notre Apéro le spectacle « Génération 2 Molière » préparé avec des enfants de l'école Paul Langevin et des résidents d'Irène Joliot Curie... Hervé a accueilli dans son émission « L'instant jazz » (épisode 5) Yann Le Boulba et le Festival Moz'Aïque (podcast sur Ouest Track Radio) et Christine Labourdette proposera le 30 juin au Château d'Etelan sa lecture concert « Femmes des Lumières ».

Christine Baron

